

# Charles Secrétan : l'évolution de sa pensée

Autor(en): **Maurer, Alexandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **1 (1913)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379904>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## CHARLES SECRÉTAN

### L'ÉVOLUTION DE SA PENSÉE

On l'appelait à Lausanne le philosophe, et on avait raison ; car il était à la fois un sage et un esprit systématique.

Un sage ! m'objectera peut-être quelque lecteur qui vient de parcourir le livre que M<sup>lle</sup> Louise Secrétan a consacré à la mémoire de son père, où voyez-vous la sagesse dans cet homme bouillant et agressif, qui se marie sans fortune et sans position assurée, qui se jette dans la mêlée politique et attaque le gouvernement dont dépend la situation qu'il vient d'obtenir et qui va si bien à ses aptitudes ? Sans doute, il mettra de l'eau dans son vin, l'action modératrice de ses amis et de son épouse, les épreuves qu'il traverse et l'âge qui vient apaiseront peu à peu sa fougue juvénile, et lui, qui dédaignait la pensée des autres, qui écrasait victorieusement un raisonnement faible ou une assertion hasardée et ne se souciait pas de se faire pardonner sa supériorité, finira par devenir si modeste que souvent, dit Félix Bovet, dès qu'on l'attaquait, il s'empressait de donner raison à son interlocuteur et de confesser son ignorance. Non, certes, Secrétan n'a pas toujours été un sage ; mais il faut avouer qu'il l'est devenu.

Quant à avancer qu'il a été un esprit systématique, c'est encore un propos contre lequel il convient de s'inscrire en faux. Non seulement Secrétan n'a jamais été l'homme d'un système, mais il ne l'est jamais devenu. Sa carrière de philosophe est d'un bout à l'autre une longue lutte contre l'empirisme, il lui arrive même de s'écrier : « l'empirisme, voilà l'ennemi ». Il respecte Locke comme adversaire du rationalisme excessif de l'école car-

tésienne et comme promoteur de la théorie de la connaissance, mais il accuse sa psychologie sensationniste de conduire au matérialisme et de faire croire que la pensée n'est qu'un élément accessoire du mécanisme universel.

Au-dessus de tous les systèmes qui reposent sur l'expérience sensible, il place les systèmes de ses maîtres allemands, selon lesquels l'esprit seul existerait réellement. Toutefois, il lui est impossible de s'y rallier complètement. Il a une nature d'apôtre, et il devine que pour persuader il faut être compris. Or, il se rend compte que la conception d'un monde purement spirituel entre difficilement dans l'intelligence publique. Aussi, plus il s'avance dans la vie, plus il renoncera à se fonder sur l'idéalisme allemand.

A voir la vivacité avec laquelle il s'attaque à tout propos au déterminisme, on est quelquefois tenté de le taxer de scepticisme. On comprend cependant assez vite que la curiosité de l'esprit n'ayant jamais été son mobile le plus intime, il n'étudie pas les questions pour jouir des solutions qui se présentent, mais pour choisir celles qui lui paraissent les plus utiles pour la conduite morale de la vie.

Si on veut absolument le mettre dans une catégorie déterminée de philosophes, on pourrait à la rigueur le ranger parmi les mystiques. Seulement, il faut avouer que Secrétan agrmente son adhésion à l'union mystérieuse avec Dieu d'une telle profusion de syllogismes qu'involontairement on se surprend à le classer parmi les rationalistes les plus intrépides. Du reste, la philosophie de la liberté, qui est sa profession de foi mystique, n'est pas non plus un système, si par système nous entendons un ensemble d'idées rattachées à un principe unique. Secrétan y campe l'un en face de l'autre deux êtres libres, Dieu et l'homme. Le mal qui est dans le monde serait exclusivement l'œuvre de l'homme, et pour le prouver, Secrétan prend à son compte la vieille théorie d'une chute préhistorique. Cette tradition d'origine orientale, reprise par le christianisme ; transformée par les adeptes de la religion naturelle de façon à faire retomber les péchés du siècle sur la corruption de l'Eglise ; envisagée ensuite par les idéalistes allemands comme le point de départ d'une nouvelle humanité de plus en plus individualisée et progressiste ; restaurée et interprétée enfin par l'Ecole théo-

eratique, dans le but de faire endosser les maux dont souffre l'humanité moderne au mouvement rationaliste qui va de la Réforme à la libre-pensée du dix-huitième siècle, — cette tradition, dis-je, est d'une inspiration nettement dualiste ; comme telle, elle peut servir de transition entre la théologie et la philosophie, entre le pluralisme polythéiste et le monisme théiste, mais ce n'est pas un système purement rationnel.

Ici on voudra bien me permettre d'interrompre mon interlocuteur improvisé et de lui présenter les observations que voici :

Certes, il faut admettre que Secrétan a mis un certain temps à devenir le sage qui est resté dans nos souvenirs. Il faut encore admettre qu'il n'a pas été l'homme d'un système philosophique arrêté dans toutes ses parties. Mais cela ne porte aucune atteinte à son titre de puissant penseur. Bien au contraire. Il n'a pas été l'homme d'une seule pensée, il s'est développé jusqu'à la fin de sa carrière. Réactionnaire audacieux au temps de sa jeunesse, homme d'avant-garde dans sa vieillesse, Secrétan ressemble à Pascal, qui participe à la réaction religieuse du dix-septième siècle, tout en étant à l'intérieur et au cœur de l'orthodoxie un novateur, qui fait trembler la voûte de l'édifice par la force de Samson avec laquelle il embrasse le pilier sacré. Dans l'ordre contemplatif, on peut aussi comparer Secrétan avec Gladstone, tous les deux ayant été conservateurs à leurs débuts et évoluant dans la suite à tel point qu'ils ne reculaient pas devant les idées les plus avancées.

A lire les histoires de la philosophie, on dirait que les systèmes s'engendrent et se succèdent sans intervention de la vie. Mais en les étudiant dans l'ensemble des manifestations sociales, on s'aperçoit bientôt qu'ils résultent de la collaboration d'élites réfléchies et de collectivités agissantes.

Descartes a non seulement renouvelé le dualisme médiéval, il a encore été le révélateur d'un antagonisme intime qui travaille la France. Et l'apport par lequel ses disciples complètent ou modifient la doctrine du maître, d'où vient-il si ce n'est du caractère de leurs personnalités déterminées à leur tour par le génie du peuple auquel ils se rattachent. — Locke, en vrai Anglais qu'il est, tempère le rationalisme cartésien par la valeur

qu'il attribue à l'expérience. — Les monades de Leibniz ne sont pas seulement une synthèse des atomes de Démocrite et des idées de Platon, elles sont encore le reflet philosophique des 1500 états souverains ou demi-souverains de l'ancienne Allemagne impériale, qui évoluaient parallèlement, sans fenêtres les uns sur les autres, groupés qu'ils étaient autour de l'autorité impériale qui leur servait de centre plutôt traditionnel qu'effectif. — Spinoza, suspecté par chrétiens et juifs, orthodoxes et libres-penseurs, sans patrie et sans église, ne s'écarte du dualisme cartésien que pour affirmer sous une forme moderne le monisme religieux des anciens prophètes d'Israël. — Et Kant, n'est-il pas le représentant le plus réussi du génie à la fois rigide et raisonneur de la Prusse que Frédéric le Grand a si bien formulé, quand il disait à ses sujets : « Raisonniez tant que vous voudrez, mais faites votre chien de devoir » ?

Eh bien, Secrétan lui aussi ne procède pas uniquement des philosophes qui l'ont précédé, il a été l'interprète de son temps et de son peuple.

Durant les soixante années de son apostolat philosophique, les préoccupations de l'élite intellectuelle ne sont pas toujours restées les mêmes. Les personnalités dirigeantes de l'époque de la Restauration s'efforçaient avant tout de relever le prestige des autorités traditionnelles fortement compromis par les événements de la Révolution et de l'Empire, de faire la guerre à l'esprit d'émancipation qui soufflait sur l'Europe, de combattre l'influence de la Réforme et de la Renaissance, hostiles aux conceptions et aux goûts du moyen âge, de considérer tout le mouvement de la pensée moderne comme une récurrence de la chute de nos premiers parents et de relever le niveau moral par le retour aux convictions de l'âge de la foi naïve.

Tout autres étaient les préoccupations de l'époque utilitaire, qui s'étend de 1830 jusqu'à la fin du second Empire. L'Europe de ce temps était l'arène où se déployaient les effets de la triple révolution qui devait, au seuil du dix-neuvième siècle, transformer notre vieille Europe. La commotion politique partie de la France de 1789 ébranlait et éliminait successivement les institutions surannées de l'ancien régime ; la révolution économique, qui, de l'Angleterre affairée, rayonnait sur le monde entier, poussait les industriels, armés de machines nouvellement inven-

tées, à produire au-delà des besoins d'un marché fermé, à chercher toujours de nouveaux débouchés et à briser les obstacles qui s'opposaient à leur activité dévorante ; une intense effervescence morale incitait les Wilhelm Meister et les Faust à rechercher le développement intégral de leurs facultés, à tenter dans ce but les expériences les plus périlleuses, à dénouer même, s'il le fallait, les liens qui attachent l'individu au foyer, au sol natal, à la religion de la patrie. La vague utilitaire menaçait de submerger et d'étouffer poésie, religion, pensée désintéressée et morale altruiste, en un mot, tout ce qui pouvait contrarier ou gêner la soif de s'enrichir et de jouir.

En somme, elle fut cependant favorable à l'expansion des énergies individuelles ; elle prédisposait les gens à apprécier les actions produisant un effet utile. Seulement, à force de stimuler les énergies, elle devait amener le nombre grossissant des esprits pratiques à se dire que, pour réussir dans le champ de l'action, la concentration des forces vaut mieux que l'éparpillement. De là le développement de l'impérialisme politique et économique qui distingue la fin du dix-neuvième et le commencement du vingtième siècle. L'action des masses y prime celle des individus. Les grandes nations ne se contentent pas de centraliser leurs ressources militaires, elles entrent encore dans des systèmes d'alliance de plus en plus redoutables ; de leur côté, les armées industrielles ne poursuivent plus séparément leur chemin afin de conquérir tel ou tel marché particulier, elles se concertent pour monter à l'assaut du marché universel ; et en face de ces coalitions se campent des solidarités sociales de classe, dont l'influence grandissante est peut-être appelée à produire un jour des effets propres à neutraliser les inimitiés nationales.

L'attitude de Secrétan a été influencée par les diverses circonstances à travers lesquelles a évolué sa longue carrière. Heureusement que son berceau s'est trouvé placé dans ce carrefour de l'Europe où se croisent, se pénètrent et se corrigent deux grandes civilisations. Secrétan a été ainsi amené à opérer la synthèse de deux courants de pensée, dont l'un vient de l'Europe latine et l'autre de l'Europe germanique.

L'Europe latine donne naissance à deux philosophies, qui sont l'expression fidèle d'une société divisée en deux camps distincts :

le spiritualisme catholique et la libre-pensée matérialiste. Ces deux doctrines revêtent, surtout en France, une expression des plus tranchées, d'où résulte pour l'une et l'autre une forme dont la netteté incisive s'impose même aux penseurs hors de France. L'École théocratique des Maistre et des Bonald influence fortement les Schelling et les Schlegel, tandis que l'École matérialiste agit surtout par l'intermédiaire de la pensée anglaise. Comme Maistre et Bonald, leurs disciples allemands se déclarent ennemis de la Révolution, et, pour la combattre, ils s'attaquent non seulement à ses effets, mais encore aux causes qui l'ont produite.

Les siècles qui s'écoulent depuis la Renaissance et la Réforme leur paraissent sacrifier l'ordre au progrès, le passé au présent, le surnaturel au matériel. Aussi, au lieu de prendre comme les Cartésiens, les Baconiens et les sensualistes, leur point de départ dans la conscience individuelle, ils cherchent la source de tout ordre social dans la conscience collective, et ils opposent à l'individualisme de leurs adversaires l'autorité de la race et de la tradition. Schelling, le maître de Secrétan, s'est rallié à leur point de vue dès 1803. Les choses, dit-il dans *Philosophie et Religion*, œuvre complétée en 1808 par les *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté*, les choses doivent leur existence à leur détachement de l'absolu. La race humaine a reçu à l'origine une révélation de l'art, de la science, de la religion et de la civilisation par l'intermédiaire d'êtres supérieurs, qui ont disparu après avoir semé la graine divine d'une culture parfaite. Leur disparition a été suivie d'une détérioration graduelle de notre planète et de notre race. L'histoire de cette déchéance est une épopée en deux parties, une Iliade et une Odyssée, l'une racontant comment l'humanité s'est détachée de son centre divin, l'autre décrivant le retour dans le foyer déserté. L'incarnation du Christ forme le point culminant du conflit entre les volontés individuelles et la volonté universelle, et c'est grâce à elle que la lutte du bien et du mal se termine par la subordination et la réconciliation des choses au sein du bien.

La philosophie théocratique de la France cléricale, qui se reflète dans le dernier avatar de la doctrine de Schelling, a été formulée d'une façon plus nette encore par Frédéric Schlegel.

Il y a eu chute, dit-il dans sa *Philosophie de l'histoire*, parue

en 1827. De là, une éducation progressive, organisée par Dieu en vue du salut. La liberté, la providence et la possibilité du mal sont les trois facteurs de l'histoire. Celle-ci est parfaitement distincte de l'histoire naturelle. L'homme n'est pas un animal perfectionné; dès le principe, il possède un germe divin destiné à produire le langage, la pensée et tout le mouvement qui rend l'homme maître de la terre. L'homme est déchu de son état primitif d'innocence et de sagesse, aussi l'histoire n'est-elle pas autre chose qu'un mouvement de restauration. Les nations historiques forment une chaîne du sud-est de l'Asie jusqu'au nord-ouest de l'Europe. Leur développement comprend quatre périodes qui s'écoulent 1<sup>o</sup> en Orient; 2<sup>o</sup> dans le monde politique de la Perse, de la Grèce et de Rome; 3<sup>o</sup> dans l'Europe chrétienne du moyen âge; 4<sup>o</sup> dans l'Europe moderne. L'histoire du monde oriental est intérieure; elle présente le développement successif des quatre facultés primordiales de l'homme, de la raison en Chine, de l'imagination chez les Indous, de l'entendement pratique chez les Egyptiens, de la volonté chez les Hébreux. L'histoire de la Perse, de la Grèce et de Rome suit une direction opposée à celle de l'Orient asiatique; elle vise l'organisation extérieure de l'humanité, qu'elle s'efforce de réaliser par une suite de tentatives destinées à rétablir l'unité matérielle du monde. Dans l'âge chrétien s'organise, sous l'égide du pape, la vie à la fois intérieure et extérieure de l'humanité, période de bonheur troublée à la fin par la Réforme, qui donne le signal d'un mouvement de désorganisation révolutionnaire, auquel la restauration de l'autorité est enfin destinée à mettre un terme.

L'interprétation logique du dogme de la chute amène donc les adeptes allemands de l'École théocratique à voir dans la liberté la véritable cause du mal qui est dans le monde, à la combattre avec passion, à combattre aussi l'usage de la raison et toutes les initiatives individuelles qui occasionnent des solutions de continuité historique.

Or, Secrétan part des mêmes principes que l'École théocratique; comment se fait-il qu'il arrive à des conclusions opposées, qu'à ses yeux l'histoire se présente sous l'aspect d'un accroissement de la conscience individuelle, d'un affranchissement graduel de la personne morale, de l'ascension vers un organisme social de plus en plus parfait, où chacun est appelé à jouer un rôle conforme



à sa nature particulière ? C'est que, dans l'âme de Secrétan, l'idée latine d'un dieu centralisateur, conçu sur le modèle d'un Philippe II, d'un Louis XIV ou d'un Napoléon, cède peu à peu la place à l'idée d'un dieu qui se réalise dans les individus animés du génie de la charité.

Il comprend de plus en plus ce qu'il y a de sécheresse analytique dans la pensée religieuse du monde latin, qui scinde l'univers en deux moitiés absolument distinctes : les puissances du bien et celles du mal, Dieu et la Nature, l'esprit et le corps, l'homme et la femme, le prêtre et le laïque, l'Eglise et l'Etat. Oppositions qui sont censées ne pouvoir se résoudre que par la victoire complète de l'un ou de l'autre des éléments antagonistes. Le génie religieux de Secrétan, sollicité par le souffle mystique, parti de l'Allemagne romantique et de l'Angleterre du Réveil, cherche pour l'énigme de l'existence une solution moins chimérique que le dualisme absolu ; il veut unir au lieu de séparer, associer au lieu de subordonner. Pour lui, le bien et le mal, l'universel et l'individuel cessent d'être tranchés comme le jour et la nuit ; il finit par les voir se mêlant, se pénétrant, se conditionnant l'un l'autre. Dieu et la Nature, l'esprit et le corps cessent d'être des abstractions pour entrer dans une union de plus en plus concrétisée. A ses yeux, l'homme et la femme ne sont destinés ni à vivre séparés, ni à être l'esclave l'un de l'autre ; différents de nature et non pas supérieurs ou inférieurs, ils sont appelés à se compléter ; le prêtre, c'est-à-dire l'homme vivant uniquement pour l'esprit, et le laïque vivant uniquement pour la vie matérielle, sont deux monstruosité dont l'avenir devra nous débarrasser, et avec elles devra disparaître l'antagonisme radical entre les institutions de persuasion morale et celles de contrainte matérielle, qui s'appellent l'Eglise et l'Etat.

Si la pensée de la Restauration a subi des échecs répétés dans l'esprit de Secrétan, elle s'y maintient cependant, modifiée sans doute, mais toujours prête à disputer le terrain à son ennemie, la tendance utilitaire et empirique. Elle pousse Secrétan à maintenir les deux idées fondamentales de sa métaphysique : celle de la chute et celle de l'unité essentielle de la race humaine. Et elle y réussit d'autant plus facilement que ces deux idées avaient été interprétées par Kant dans un sens favorable à la liberté et à l'œuvre de la civilisation.

Aussi, lorsque le courant utilitaire bat son plein, Secrétan intervient-il dans l'intérêt de l'énergie morale pour lutter contre l'action dissolvante des optimistes qui s'efforcent de faire croire à l'existence d'un progrès automatique, dont la marche serait assurée par le simple jeu des libres égoïsmes. En face du déterminisme grandissant, il estime que la suprématie de l'idée morale doit être l'élément vital de la pensée moderne et que, dirigés par elle, nous devons reprendre et renouveler l'œuvre des réformateurs du seizième siècle.

Secrétan intervient encore lorsque le développement moral de l'individu se trouve menacé par l'ascendant de l'impérialisme militaire, capitaliste et socialiste. A l'action des masses et de la coalition des intérêts matériels, il oppose comme Carlyle celle des individualités dont l'âme s'élargit pour vibrer à l'unisson des intérêts généraux de l'humanité. L'avenir que l'on peut incliner en faveur d'un idéal humanitaire le préoccupe plus que le passé, dont il redoute la poussée fataliste. De là, sa prédilection pour le droit naturel, qui réduit à un minimum la contrainte dont les organisations politiques et judiciaires ne peuvent se passer. De là sa sympathie pour les efforts destinés à combattre les fléaux de la guerre et du prolétariat. De là sa campagne en faveur des mesures propres à relever la condition de la femme. De là, enfin, son inaltérable conviction que l'avènement d'une ère de justice n'est possible que grâce à une réforme morale qui nous entraîne hors des bornes d'une étroite individualité et nous initie à la joie de participer aux aspirations vers ce qui est éternel et universel.

Dans les traités d'histoire de la philosophie, Secrétan n'est mentionné qu'en sa qualité d'auteur de *La philosophie de la liberté* et rattaché comme tel à l'école de Schelling. Ses écrits sur le principe et la valeur de la morale, sur les questions sociales et notamment son remarquable ouvrage sur *La civilisation et la croyance*, sont passés sous silence. Quelle peut être la cause de cette omission ? Serait-ce la difficulté de s'orienter dans des œuvres le plus souvent dépourvues de table de matières et d'index alphabétique ? Serait-ce la difficulté de rattacher la pensée de Secrétan à un système nettement défini ? Serait-ce son flottement entre les procédés de l'intuition et ceux de la démonstra-

tion, ou bien sa préoccupation de faire servir la philosophie à la conduite de la vie plutôt qu'à l'architecture de la pensée humaine ? Peut-être y a-t-il de tout cela dans l'oubli que je viens de signaler. Aussi serait-ce rendre un véritable service aux causes défendues par Secrétan que de publier une édition de ses œuvres pourvue de toutes les indications pratiques qui pourraient en faciliter la lecture. Il y aurait grand intérêt également à voir la pensée de Secrétan condensée dans un résumé qui laisserait de côté les longs raisonnements dialectiques pour faire ressortir les géniales intuitions dont les avatars se retrouvent dans les œuvres de plusieurs des grands philosophes contemporains.

N'y a-t-il pas comme un prélude de *L'évolution créatrice* de Bergson dans les passages de *La civilisation et la croyance*, où Secrétan montre que l'évolution est la forme essentielle de la création et que le développement de l'homme individuel est le symbole le plus naturel de l'évolution universelle ?

L'assertion de Secrétan que « le premier point qu'affirme la religion, c'est que les choses les meilleures sont les plus durables, celles qui survivent à toutes les autres et qui auront le dernier mot dans l'univers », n'est-ce pas aussi l'idée fondamentale du pragmatisme de James ?

Et l'idée de la liberté créatrice, de la collaboration du tout et de la partie, de Dieu et de l'homme, de l'idéal et de la réalité ; la critique sévère que Secrétan fait de l'ensemble de notre civilisation et de la conception purement statique de la religion ; le culte qu'il professe en toute occasion pour la sublime idée du christianisme, selon laquelle Dieu se fit homme afin que l'homme fût fait Dieu, — tous ces éléments de la pensée de Secrétan mûri par l'âge ne les retrouvons-nous pas dans les œuvres d'Eucken ?

Mais l'âme de Secrétan n'a pas seulement vibré à l'unisson de tous les courants généraux de l'esprit européen, notre philosophe a encore traduit par sa vie, aussi bien que par ses œuvres, les tendances les plus profondes de notre génie national.

Une nature accidentée nous pousse à la division. L'histoire, au contraire, nous a rapprochés ; elle nous a permis de faire collaborer à l'œuvre de la liberté des éléments de plus en plus hétérogènes. Elle a successivement associé les montagnards groupés autour du lac des Quatre Cantons, les cantons forestiers

et les cantons urbains, des populations catholiques et protestantes, agricoles et citadines, germaniques et latines. Elle a fusionné ainsi des intérêts rivaux d'ordre régional, social, religieux et ethnique. Or, l'idée de coopération qui se dégage de ce développement du principe fédératif a été à un degré éminent l'impulsion qui a dirigé la pensée de Charles Secrétan. Elle lui a fait voir dans la religion, la métaphysique, la psychologie, la morale et la sociologie, la collaboration de Dieu et de l'homme, de l'universel et du particulier, de la réflexion et de la sensation, de l'idéal et de la réalité, de la conscience collective et de la conscience individuelle. Et ce qui plus est, elle a inspiré non seulement la pensée, mais encore la vie de Secrétan.

Aux habitudes de sa première éducation essentiellement latine, se sont ajoutées les suggestions de la pensée allemande. Son mariage avec une catholique, avec laquelle il vécut pendant cinquante ans dans l'harmonie la plus parfaite, l'a élevé à une conception du christianisme qui plane au-dessus des divisions ecclésiastiques. Au soir de sa vie, il rêvait encore pour tout le monde d'un genre d'existence où les travaux manuels en plein air auraient alterné avec des occupations sédentaires d'ordre intellectuel, comme c'est encore le cas dans de nombreuses régions de notre patrie. Il appelait enfin de ses vœux les plus ardents une organisation sociale basée sur la coopération et destinée à faire cesser les conflits du travail et du capital.

Cette belle carrière, consacrée à une idée qui est au fond celle de notre pays et qui a peut-être la chance de devenir celle du monde à venir, se reflète avec un charme prenant dans le beau livre dont il vient de paraître une nouvelle édition<sup>(1)</sup>, livre où M<sup>lle</sup> L. Secrétan retrace la vie et l'œuvre de son père, où elle fait sentir comment, par l'intermédiaire d'une nature d'apôtre, commencent les générations du passé avec celles du présent et de l'avenir, comment des influences lointaines, qui se transmettent de père en fils, se combinent avec celles du milieu natal et celles de l'étranger pour produire une personnalité douée à la fois de grands talents et de nobles instincts.

(1) L. SECRÉTAN, *Charles Secrétan, sa vie et son œuvre*. 1 vol. in 16. Quatrième édition. Lausanne, Payot, 1912.

Les parages où se meuvent les philosophes ne passent pas généralement pour des lieux offrant des distractions attrayantes. A lire le livre de M<sup>lle</sup> Secrétan, on revient de cette opinion. On y découvre la vie mouvementée d'un penseur qui a espéré, erré, souffert et lutté comme nous tous, mais qui, en outre, nous stimule et nous ouvre des échappées consolantes sur une humanité mieux organisée que la nôtre.

ALEXANDRE MAURER.

---